

COMPIÈGNE EN 1814

LA FAMILLE BISCUIT

Dans le numéro du *Progrès de l'Oise* du 5 juillet 1914, qui comprenait la quatrième partie de l'étude consacrée, par la Société historique de Compiègne, au major Otenin et Compiègne en 1814⁽¹⁾, se trouve, au sujet d'un habitant de l'époque, Biscuit, et de la rue de ce nom, une assertion que je demande la permission de rectifier; la question étant pour moi d'un certain intérêt, puisqu'il s'agit de ma famille maternelle.

Louis-Victor Biscuit, père de ma mère, est bien, en effet, l'un des trois bourgeois qui, dans l'élan patriotique de la journée du 14 mars 1814, n'hésitèrent pas à se lancer en enfants perdus après l'ennemi, dans les vignes de Margny, pour précipiter sa retraite, jusqu'au retour offensif qui les obligea à traverser l'Oise à la nage pour ne pas rester entre ses mains.

Dans les allusions que mon grand-père fit plusieurs fois devant moi à cette aventure de sa jeunesse, il citait comme l'un de ses compagnons, avec Desclèves, un nommé Beauvais, une sorte d'Hercule de son genre; peut-être, après tout, nos trois bourgeois furent-ils quatre, l'héroïsme était contagieux à l'époque?

(1) Cf. *suprà*, page 117.

Quant au nom que porte la rue Biscuit, ce n'est pas celui de mon grand-père, mais bien celui de son frère cadet, Jean-Baptiste-Hippolyte Biscuit, mon grand-oncle, dont je dirai quelques mots ci-après.

La famille Biscuit, originaire d'Auvergne, fut amenée dans le pays par Bussac, l'oncle de ma bisaïeule maternelle, à la fin du règne de Louis XVI. Bussac, ingénieur géomètre, fut employé par Pannetier d'Annel, le grand planteur qui refit, en partie, la forêt de Compiègne, au cours des règnes de Louis XV et Louis XVI.

Le plan de la forêt de 1772 porte le nom de Bussac devenu, depuis, Bussa sur les rééditions où figure le nom de la route Bussa, au canton du Puits-Féron.

Toujours est-il que Biscuit Jean-Baptiste, mon bisaïeul, et, plus tard, ses fils participèrent aux travaux divers, routes, plantations, établissements de carrefours, etc., qui furent exécutés de la fin du règne de Louis XVI à la Restauration.

Biscuit Louis-Victor, mon grand-père, de nature quelque peu aventureuse, comme beaucoup de ses contemporains vraisemblablement, a fait pas mal de métiers ; lors du camp de Boulogne, il avait été travailler à la confection de la flotille qui devait servir à l'invasion de l'Angleterre ; plus tard, il avait fait le commerce de la boulangerie, et c'est au cours de cette phase de son existence, établi place de l'Hôpital, qu'il s'en était allé faire le coup de feu contre les assiégeants de la ville ; il est mort le 24 février 1866, à Noyon, où il s'était fixé depuis de nombreuses années entrepreneur de tra-

vaux publics, etc. Toujours très cocardier, il avait été capitaine de la garde nationale, et j'ai encore sa photographie le représentant sous l'uniforme civique, qu'il portait avec grande conviction.

J'ai dit que la rue Biscuit porte le nom de mon grand-oncle Jean-Baptiste-Hippolyte Biscuit : ce second des trois fils de mon bisaïeul fut un homme au-dessus de l'ordinaire, à en croire l'appréciation de ses contemporains que j'ai pu recueillir (celle, entr'autres, du président de Roucy) et, notamment, celle de mon père qui fut, plusieurs années, son collaborateur. Doué d'une imagination ardente et d'une rapidité de conception déconcertante, il arriva, au cours de son existence, relativement courte, à réaliser des travaux de toutes natures, toujours dans des proportions peu ordinaires. Citons entr'autres le canal de Saint-Quentin, de 96 kilomètres, qu'il exécuta au moins en partie ; les services de diligence de Paris à Compiègne et de Paris à Soissons, qu'il organisa en concurrence avec la fameuse Compagnie d'alors, Lafitte et Gailard, la navigation sur l'Oise qu'il tenta d'établir avec le premier bateau à vapeur qui ait paru sur cette rivière ; mais le bief des écluses, généralement trop restreint, ne permit pas de continuer et le bateau s'en alla finir sur la Seine, de Rouen à la mer.

En même temps, Hippolyte Biscuit reconstruisait une partie de la ville, plusieurs maisons importantes des rues d'Alger, des Domeliers, de la place du Château, etc., portent encore le cachet de ses constructions : les joints en creux des assises de pierres.

Pour ne pas l'oublier, ce fut lui qui, en 1814, fit sauter le pont de Pont-Sainte-Maxence pour arrêter l'ennemi.

Depuis 1807, après la démolition de l'abbaye de Saint-Corneille, les choses étaient restées en l'état et ce ne devait pas être brillant, lorsque, en 1822, probablement sur sa sollicitation, la ville adjugea à Hippolyte Biscuit, au grand Biscuit comme on le désignait d'habitude (il était de haute taille), les travaux d'établissement de la rue actuelle de Saint-Corneille.

Il devait raser ce qui restait du monastère, établir la rue, le tout à ses frais, et, comme rémunération, la ville lui abandonnait, en toute propriété, les accotements de la rue où il pourrait élever des constructions à son profit.

Pour une petite ville sans grandes ressources (Compiègne ne devait guère avoir plus de 6 à 7.000 âmes à cette époque), c'était, paraît-il, un marché acceptable.

Hippolyte Biscuit fit donc sa rue et construisit, en bordure, de chaque côté, des maisons de moyenne importance, à destination commerciale (et de type uniforme de chaque côté, même en façade de la manutention). La presque totalité des maisons de cette rue lui appartenant, ses contemporains la connurent naturellement, tout d'abord, sous le nom de rue Biscuit, jusqu'à ce que le nom de rue Saint-Corneille prévalut.

En 1835, Hippolyte Biscuit, étant adjoint au maire de Compiègne, proposa au Conseil municipal de reculer le côté de la place de l'Hôtel-de-Ville (alors place au Blé) opposé au dit Hôtel de Ville dans la cour Saint-

Corneille, de façon à en faire une place étendue et ayant un tout autre caractère; la place Saint-Jacques n'existait pas encore à cette date.

La cour Saint-Corneille était un vaste espace vide, résultant de la destruction de l'abbaye et occupant, notamment, l'emplacement de l'ancien jardin de l'abbé évêque de Soissons en dernier lieu, à droite de la rue Saint-Corneille, en regardant l'Hôtel de Ville.

Elle servait, les jours de marché, aux forains. C'est sur son emplacement que fut établie, au commencement du second Empire, la rue Napoléon et les constructions qui la bordent, notamment l'hôtel des postes actuel.

Le projet parut sans doute trop audacieux et n'eut pas de suite.

Arrive 1840 et le vote des fortifications de Paris. Hippolyte Biscuit soumissionne pour 25.000.000 de travaux et se transporte à Paris où il fait figure, mais de tarde pas à mourir en 1843, épuisé par ses excès de travail. Son gendre et son deuxième frère, François Biscuit, achèvent une partie de son entreprise, notamment le fort de la Briche, mais ne peuvent enrayer la débâcle de la fortune d'Hippolyte Biscuit, fortune qui avait été fort importante pour l'époque. Le troisième des fils de Jean-Baptiste Biscuit, François Biscuit, mourut, il y a une vingtaine d'années, à Soissons, dont il avait refait une partie des fortifications avant le déclassement.

Hippolyte Biscuit, avant de quitter Compiègne, avait doté la ville d'une rue nou-

velle, allant de la rue des Domeliers à la rue de Paris et occupant partie de l'emplacement du jardin des Carmélites ; il y avait bâti la maison qui forme l'angle sud-ouest de cette nouvelle voie et de la rue de Paris. Cette maison fut longtemps habitée par l'une de ses sœurs, M^{me} Terju. Inutile de dire que c'est la rue Biscuit actuelle.

E. MOREAU.
